

THORINNES PROSPÈRE AUSSI.

Thorinnes contribuait avec une activité admirable à la prospérité du *Diable Vert*. En allant au travail, en revenant du travail, elle lui apportait son tribut. En allant, c'était pour se mettre en train. En revenant, pour se mettre en appétit. Le monstre en zinc avait l'air de faire signe aux ouvriers quand ils passaient sur la place.

— Ohé ! camarades ! par ici... Ne vous dépêchez pas si fort, vous avez bien le temps : regardez donc ma pendule !

Elle retardait toujours !

Cette fin d'hiver était froide. Ils éprouvaient un plaisir inexprimable à pousser la porte de la distillerie, à se sentir tout de suite enveloppés de l'atmosphère chaude, du parfum grisant qui fait tout oublier, à avaler le petit verre qui semblait leur

injecter de la chaleur par toutes les veines, jusqu'au bout des membres.

Ils se le jetaient tout d'un coup dans l'estomac, floupe ! pour que l'impression fût bien brusque, bien forte. Cela se diffusait alors par tout le corps. Cela faisait comme un coup de fouet par tout le sang. C'était devenu, au bout de quelques jours, une habitude à laquelle il leur semblait qu'ils ne pourraient plus renoncer.

Tant qu'ils n'avaient pas reçu ce coup de fouet de l'alcool, quelque chose leur manquait. Quatre fois par jour, régulièrement : le matin, à midi, à une heure et le soir, la distillerie s'emplissait. Ils se pressaient autour du comptoir, et les gros flacons carrés, d'où coulait le fameux genièvre de la *Serrure* ou de la *Sonnette*, se vidaient les uns après les autres dans les verres : Norbert en débouchait toute une rangée d'avance, pour verser plus vite lorsque la clientèle tout d'un coup envahissait la salle.

Elle bourdonnait comme une ruche, et ils étaient, eux, les abeilles qui lui apportaient leur miel. Souvent, le parfum d'oubli était si doux et si fort, qu'ils ne pensaient plus au temps ni à l'heure et, pris de tendresse mutuelle, s'attardaient dans le bien-être, occupés à s'offrir des tournées alternatives.

D'interminables parties de cartes fournissaient matière à leur activité, jusqu'à ce que la tendresse dégénérait en querelles et en batteries.

Des avis, affichés à l'entrée de la papeterie et des carrières, leur firent savoir que les retardataires et les absents seraient mis à l'amende, puis renvoyés à la troisième faute. Alors, plusieurs imaginèrent de se faire verser, en passant par la place, une forte rasade de genièvre dans le cruchon de fer-blanc où leurs femmes leurs mettaient du café.

Ils dédaignaient le café, à présent, et le versaient dans le ruisseau sitôt sortis de chez eux. L'alcool, à la bonne heure ! Ils s'en allèrent à l'atelier ou au chantier avec cette consolation et ce courage en poche. Comme cela, pas de temps perdu : ils entretenaient leur activité par de continuelles lampées, se trouvant bêtes de n'avoir pas songé plus tôt à cet expédient.

Ils ne cessaient plus de prendre des forces de cette manière : mais c'étaient des forces d'une nature particulière. Elles se manifestaient avec éclat lorsqu'il s'agissait de brailler, de taper sur les tables, de se quereller, de se battre, de maltraiter les femmes et de bousculer les enfants. Elles faisaient défaut seulement aux heures de travail.

Jamais, ils n'en prenaient autant, de ces forces-là, que le dimanche, qu'ils pouvaient passer tout entier au *Diable Vert*. Et jamais ils n'étaient aussi mal disposés à la besogne que le lundi.

Aussi, malgré les avis les plus sévères, les patrons avaient-ils dû renoncer à les faire travailler le premier jour de la semaine. De sorte qu'ils le passaient encore tout entier à se fortifier et, le

mardi venu, ne s'en trouvaient pas plus vaillants.

Il n'avait pas fallu deux ans, depuis l'ouverture de la distillerie, pour introduire ces nouvelles mœurs. La belle saison n'en avait pas arrêté le développement.

Naguère, en été, ils passaient leurs jours de repos à cultiver leurs jardins, à écouter chanter leurs pinsons, ou à pêcher dans la Brève.

Depuis qu'ils avaient goûté aux plaisirs de l'Établissement, nos gaillards comprenaient mieux la vie!

Ils se trouvaient forts sots de rester avec des femmes qui bougonnent parce qu'on leur rapporte moins d'argent et des enfants qui crient ou qui vous courent entre les jambes, ou d'attraper des rhumatismes et des courbatures au bord de l'eau dans l'espoir de pincer quelques fallacieux goujons.

Ces distractions anciennes leurs paraissaient fastidieuses et puérides : un homme doit vivre avec des hommes et échanger avec eux des idées viriles, c'est-à-dire beaucoup de cris, de jurons et de coups de poing sur les tables.

Ils avaient éprouvé que l'alcool n'est pas moins agréable en été qu'en hiver. Il leur paraissait un remède aussi souverain contre le chaud que contre le froid, et leurs sueurs exhalaien, comme leur haleine, le parfum du genièvre.

Aussi, les bilans de l'Établissement donnaient-ils des résultats inespérés.

Il y avait des mois que Monsieur et Madame s'étaient vu rembourser ce que leur avait coûté

l'ancien cimetière. Témoignage admirable de la puissance de l'alcool ; car n'était-ce pas merveille que Thorinnes leur eût, grâce à lui, fourni la forte somme de si bonne grâce et si vite, alors qu'on n'eût pu la lui arracher, sous forme de contributions quelconques, sans exciter son plus vif mécontentement ?

Il ne se passait point de saison qu'elle ne leur remboursât quelque sérieuse dépense d'installation : tantôt c'était le comptoir ; tantôt, la menuiserie ou bien les appareils à distiller, les peintures et les vitraux, un pan de façade, le toit, l'orchestration, la pendule. Du train dont elle y allait, il ne faudrait pas longtemps pour que tout fût soldé.

Monsieur daigna en exprimer toute sa satisfaction à un commis-voyageur qui venait tous les ans, à l'approche de Pâques, faire sa tournée à Thorinnes : c'était l'époque où l'on se renippait, où l'on se remontait, où l'on achetait aux enfants des vêtements neufs. Et comme ce commis fournissait un peu de tout : des costumes complets, des casseroles, de la toile, du papier peint, des épices, des outils, des bagues et des lunettes, il n'était guère de maison où il n'eût prétexte à se présenter.

Le brave homme ne se sentait pas d'aise en voyant les preuves de la prospérité de Thorinnes que Monsieur lui donnait ; car bien qu'il connût la place comme bonne, il ne se doutait point qu'elle offrît tant de ressources.

Aussi fut-il bien surpris de ne recueillir partout, au lieu des grosses commandes dont il se voyait

déjà chargé, que plaintes sur la dureté des temps et le marasme des affaires; de trouver toutes les bourses vides et le cordon serré.

Bassou gémissait qu'on ne mangeait plus les trois quarts du pain qu'il fournissait avant.

Trinquet jurait ses grands dieux qu'on lui achetait deux fois moins de viande, que bien des ménages n'en prenaient même plus du tout et que, si cela continuait, il pourrait bientôt fermer boutique.

M^{me} Lestiboudois n'avait aucun besoin de renouveler son fonds de mouchoirs, de laine à tricoter et de cotonnade, vu qu'on lui laissait tout pour compte : on allait sans bas, et les femmes portaient des mouchoirs en loques et des jaquettes trouées.

Bernard Fanchin n'avait guère besoin de canelle, de vermicelle où de sucre candi : il ne vendait même plus son café ni son sel !

Aucun d'eux n'y comprenait rien. Il y avait autant d'habitants au village que par le passé. Pourquoi se serraient-ils le ventre et se privaient-ils de tout ?

Chez les particuliers qui ne tenaient pas boutique, le commis ne fit pas de meilleures affaires.

Personne ne recollait de papier neuf, ne renouvelait bêche ou rateau, ne faisait remettre de verres à ses lunettes. Chacun « se serrait ».

Sur l'article de première communion, même, ils faisaient des économies. Des parents avaient remis la cérémonie à l'année prochaine, sous des prétextes ;

tout simplement, en réalité, parce qu'ils étaient dans la gêne.

Les autres faisaient les choses chichement, lésinaient sur tout, rejetaient les bottines vernies et les couronnes de fleurs comme des artifices du démon.

Les employés de M. Dupont et de M. Charlier mêmes n'avaient pas touché les gratifications d'usage, les patrons trouvant que les bénéfices de leurs exploitations baissaient à mesure que les ouvriers devenaient mauvais, gâchaient l'ouvrage.

Le commis s'en alla, vers le soir, conter ses déceptions à Marie-Josèphe avec qui, ses courses finies, il demeurait toujours à causer un peu; elle connaissait les histoires et lui expliquait les choses.

Marie-Josèphe ne s'étonna point; les femmes lui confiaient leurs ennuis domestiques tout en venant lui demander des remèdes aux maladies, car elle tenait bureau de consultations gratuites, croyant s'être assimilé la science de son maître.

Et elle en avait appris, des misères, depuis quelque temps!

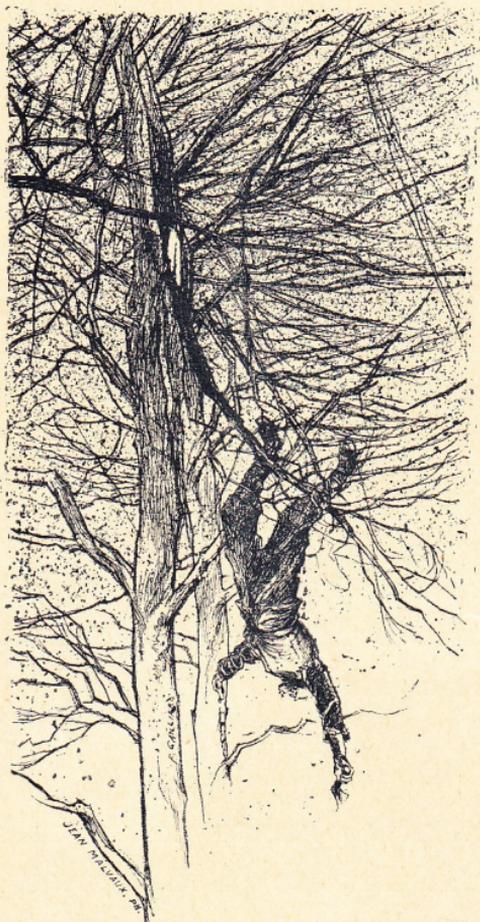
Si tout allait mal, c'est précisément parce que la distillerie allait trop bien. Tout ce qu'on gagnait y passait. Les ménagères, auxquelles les hommes remettaient autrefois toute leur paie, en voyaient arriver à peine la moitié au logis. Avec cela, les gaillards avaient pris des habitudes de flânerie qui ne leur rapportaient guère. Heureux quand ils ne rentraient pas, l'un jour ou l'autre, avec un mauvais

coup attrapé dans une querelle d'ivrognes, avec un accident qui leur était arrivé au travail parce qu'ils voyaient double.

Tous se gâtaient. Ils avaient beau prétendre qu'ils avaient besoin de boire la goutte, que cela

ne leur faisait que du bien, ils ne travaillaient plus comme dans le temps.

Mathus, tout solide qu'il fût, avait bien failli, l'autre jour, être écrasé comme une chenille sous un bloc de pierre qu'il s'était avisé de faire basculer, tout seul, après avoir vidé son cruchon de genièvre. Il voulait toujours faire des tours de force, tout de même, et l'un jour ou l'autre, cela finirait mal.



Il était tombé en même temps qu'elle...

Quant à Martin, il avait déjà son compte. Depuis longtemps, le bûcheron ne donnait plus un coup de cognée sans avaler son coup de péquet. Il emportait sa bouteille dans sa poche, sur les arbres, et un

beau jour, comme il devait abattre une maîtresse branche qui pourrissait sur un orme du bois de Gonin, il s'y était si bien pris qu'il était tombé en même temps qu'elle, lui dessous, elle dessus.

On lui avait retiré du ventre les morceaux de sa bouteille. Il avait les cuisses brisées, les os lui sortant des chairs. Le docteur avait dû les lui amputer, de sorte qu'il se promenait, maintenant, sur les mains, le derrière, sauf votre respect, dans une espèce de jatte.

Il mendiait, pour vivre. Du moins, ainsi, n'avait-il plus la force de battre sa femme : c'était elle, au contraire, qui lui administrait des tripotées quand il allait boire les sous qu'il avait ramassés, et Marie-Josèphe trouvait que c'était bien fait.

Avec tout cela, Monsieur et Madame s'étaient acheté un cheval et une voiture pour se promener dans le pays. Jugez si leur commerce faisait florès ! Mais c'est lui qui suçait la vie de tous les autres comme une araignée suce la vie des mouches qu'elle prend dans sa toile. C'est parce que les hommes buvaient tant de genièvre que les enfants devaient manger moins de tartines, que les femmes allaient couvertes de vieilles loques, qu'on ne pouvait pas s'acheter un nouveau coquemar quand le vieux était troué, et qu'on verrait, bientôt, les premiers communians fagotés comme des pouilleux.

EDMOND CATTIER



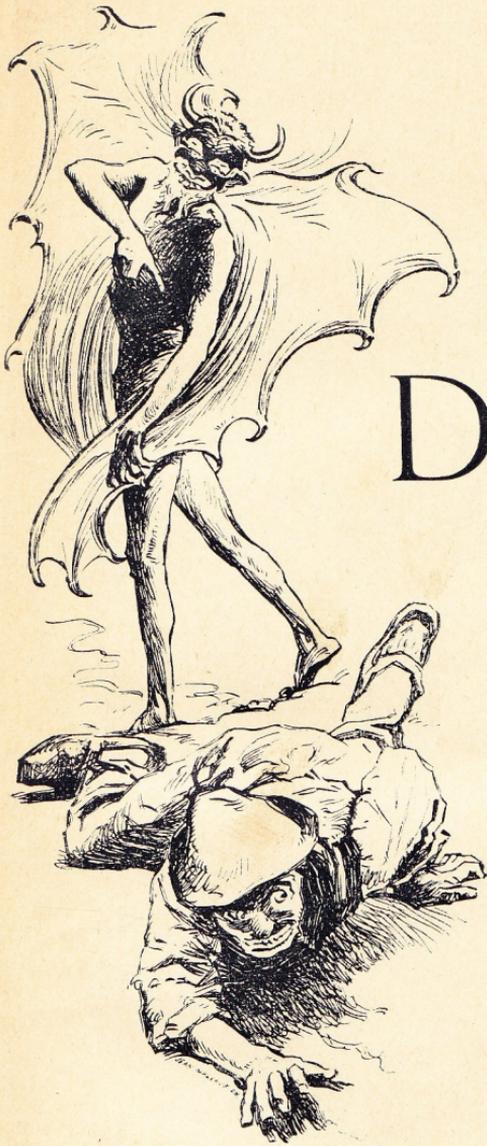
LA DISTILLERIE

DU

DIABLE VERT



J. LEBEGUE & C^{ie} ÉDITEURS
BRUXELLES



LE
CABARET

DU

Diabla
Vert

PAR

Edmond CATTIER



ILLUSTRATIONS
DONT
13 PLANCHES HORS TEXTE
d'après les dessins
DE
F. GAILLIARD



PARIS
H. LE SOUDIER
174, BOULEVARD SAINT-GERMAIN